

La Nubie chrétienne à l'apogée de sa civilisation

Stefan Jakobielski

Débuts des relations avec l'Égypte musulmane

La formation d'un puissant royaume chrétien au sud de la première cataracte du Nil¹ ouvrait des perspectives favorables au développement de la Nubie. Deux facteurs ont rendu possible la prospérité économique de ce royaume. Le premier fut la création d'un gouvernement central puissant résultant de l'union du royaume septentrional de Nobadia (Nūba), dont la capitale était Faras, et du royaume central de Makuria (Muḳurra), dont la capitale était le vieux Dongola (Dūnḳūla al-ʿAḏjūz). Le second facteur fut l'établissement de relations profitables avec l'Égypte voisine par la signature d'un traité connu sous le nom de *bakt*, après que les Arabes, sous la conduite de ʿAbdallāh ibn Abī Sarh, se furent emparés de Dongola en 651. Ces deux événements de l'histoire de la Nubie nous sont connus principalement par les relations d'historiens et de voyageurs arabes qui, jusqu'à maintenant, n'ont été confirmées qu'en partie par les recherches archéologiques. Nous examinerons ces événements en détail².

Il semble qu'à l'époque de l'invasion arabe, le nord et le centre de la Nubie étaient unis sous l'autorité du roi de Dongola, Kalidurut. ʿAbdallāh

1. En ce qui concerne les périodes antérieures de l'histoire de la Nubie chrétienne, voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chapitre 12.

2. Pour les principales études sur la période considérée, voir J. W. Crowfoot, 1927; U. Monneret de Villard, 1938; P. L. Shinnie, 1954, 1971a, 1978a; B. G. Trigger, 1965; O. Meinardus, 1967; I. Hofmann, 1967; Y. F. Hasan, 1973; G. Vantini, 1975, 1981a; W. Y. Adams, 1977, p. 433-507; A. Osman, 1982a.

ibn Abī Ṣarḥ ne signa donc qu'un seul traité, celui de Dongola, et négligea la Nobadia bien qu'il eût été, semble-t-il, plus important d'établir de bonnes relations avec ce royaume voisin de l'Égypte. Le *baḳt* était un traité de nature particulière, sans précédent dans le monde musulman. C'était en fait une trêve ou un pacte de non-agression. Le texte du traité est reproduit intégralement dans le *Khīṭaṭ* de Maḳrīzī³. Le traité contenait les dispositions suivantes : les Arabes d'Égypte s'engageaient à ne pas attaquer la Nubie ; les citoyens de chaque pays pouvaient voyager librement dans l'autre pays, mais non pas s'y établir, les autorités de chaque pays étant responsables de la sécurité des ressortissants de l'autre. Le traité prévoyait aussi l'extradition réciproque des fugitifs. Les Nubiens devaient assurer l'entretien de la mosquée qui avait été construite dans le vieux Dongola pour les voyageurs musulmans. Ils devaient en outre verser chaque année un tribut de 360 esclaves au gouverneur d'Assouan. Un autre historien, 'Alī *Khalīfa* Ḥumayd b. *Hishām* al-Buḥayrī⁴ rapporte qu'en échange de ces esclaves, les Arabes fournissaient notamment aux Nubiens 1 300 *ardab* de blé, 1 300 *kanīr*⁵ de vin et des quantités déterminées de toile de lin et autres tissus. Le traité présentait donc certaines caractéristiques d'un accord commercial. La trêve fut théoriquement respectée pendant cinq siècles, bien que la Nubie demeurât chrétienne durant cette période ; elle joua au début un rôle essentiel dans le maintien de la paix et dans le développement du pays, à une époque où les armées arabes occupaient une grande partie de l'Afrique du Nord et de l'Espagne et menaçaient Byzance.

En ce qui concerne la date de l'union des deux royaumes nubiens, il faut encore mentionner l'hypothèse⁶ qui attribue cette union au roi Merkurios. On sait qu'il est monté sur le trône en 697 parce qu'il est question de la onzième année de son règne dans des inscriptions de l'évêque Paulos relatives à la fondation de la cathédrale de Faras en 707⁷. Il semble qu'après l'unification de son royaume, le roi Merkurios ait porté son attention sur le problème de l'unité religieuse dans l'ensemble de la Nubie et, au début du II^e/VIII^e siècle, sur la subordination de l'Église de Nubie au patriarcat monophysite d'Alexandrie.

L'unification du territoire, puis celle de la religion, c'est-à-dire la création d'un ensemble comprenant, sous l'autorité de l'Église monophysite d'Égypte, le royaume unifié de Nubie, le royaume d'Alodja (dont nous savons très peu de chose à partir de cette époque) au sud et l'Éthiopie, créèrent sans aucun doute des conditions favorables au développement de la Nubie. Les Arabes ne représentaient aucune menace véritable pour la Nubie, qui pouvait continuer à commercer avec l'Égypte et rester en relation avec Byzance, ou du moins avec Jérusalem qui était le but des pèlerinages. Cela permet, dans la période sui-

3. Voir P. Forand, 1971, p. 114-115; Y. F. Hasan, 1973, p. 22-24; G. Vantini, 1975, p. 640-642.

4. G. Vantini, 1975, p. 642-643; W. Y. Adams, 1977, p. 452.

5. Pour sa capacité supposée, voir L. Török, 1978, p. 301, note 3.

6. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chapitre 12, p. 354. En ce qui concerne la date de l'union, voir L. P. Kirwan, 1935, p. 61; U. Monneret de Villard, 1938, p. 80; K. Michalowski, 1965a, p. 16; S. Jakobielski, 1972, p. 35-36; W. Y. Adams, 1977, p. 453-454; G. Vantini, 1981a, p. 71-72; voir également L. P. Kirwan, 1982.

7. S. Jakobielski, 1972, p. 36-46; J. Kubinska, 1974, p. 14-19.

vante, le développement et l'épanouissement d'une culture nubienne raffinée et originale. L'architecture et les autres aspects de cette culture étaient liés à la tradition copte autant qu'à la tradition byzantine; cette dernière influença particulièrement l'administration de l'État et l'organisation de la cour, ainsi que les arts et les techniques, notamment de construction.

A la fin du VIII^e siècle commença donc pour la Nubie une période de prospérité qui, grâce à des conditions économiques favorables, dura jusqu'au milieu du XII^e siècle. Une des causes essentielles de cette prospérité fut la relative importance des crues du Nil, qui facilita le développement de l'agriculture⁸.

C'est principalement par des sources arabes que nous connaissons les événements politiques de cette période. Elles concernent surtout l'histoire du royaume unifié de Nubie. Cet État s'étendait d'al-Ḳaṣr au nord (à quelques kilomètres au sud d'Assouan) jusqu'à la portion du Nil comprise entre la cinquième et la sixième cataracte (al-Abwāb); il était limité au sud par l'Alodia (ʿAlwa) dont la capitale, Soba, était située près de la ville actuelle de Khartoum.

Nous ne savons presque rien sur l'Alodia. Une relation d'Ibn Sālim al-Aswānī citée par al-Maḳrīzī⁹ nous apprend que Soba possédait des jardins et des monuments magnifiques, que ses églises regorgeaient d'or, que le roi de ʿAlwa était plus puissant que celui de Makuria, qu'il avait une armée plus redoutable et qu'il régnait sur un territoire beaucoup plus fertile. Les fouilles entreprises récemment à Soba par l'expédition de l'Institut britannique pour l'Afrique orientale ont, pour ainsi dire, corroboré cette opinion à propos de la munificence de la ville¹⁰. Un ensemble d'églises et de bâtiments ecclésiastiques, construits en briques rouges, a été récemment découvert. Cela ne représente néanmoins qu'un très petit élément de la situation globale.

Les données dont nous disposons ne prouvent même pas l'union de l'Alodia et de la Makuria, bien qu'au milieu du X^e siècle les cours de ces deux royaumes fussent unies par des liens de parenté. Ibn Ḥawḳal, qui parcourut l'Alodia vers 945-950, fait état de ces relations de parenté et mentionne à ce sujet le roi Eusebios et son successeur Stephanos, fils du roi de Nubie Georgios II¹¹. Le diacre copte Ioannès rapporte dans sa biographie du roi cyriaque que celui-ci, au milieu du VIII^e siècle, régnait sur tout le royaume de Nubie, «jusqu'à l'extrémité méridionale de la terre»¹². Il semble cependant, d'après des relations postérieures, que l'Alodia n'ait fait partie que temporairement du royaume unifié de Nubie et qu'elle ait conservé son indépendance durant presque toute la période où la Nubie fut chrétienne.

8. P. L. Shinnie, 1978a, p.569; B. G. Trigger, 1970, p.352.

9. G. Vantini, 1975, p.613; voir également A. J. Arkell, 1961, p.194-195; p.L. Shinnie, 1961 p.11-12.

10. Les rapports préliminaires sur ces fouilles, poursuivies par l'expédition britannique depuis 1981, seront publiés dans *Azania*. En ce qui concerne les travaux précédents, voir P. L. Shinnie, 1961.

11. G. Vantini, 1981a, p.117-118. Le nom du roi Stephanos est également mentionné dans les graffiti de Méroé. Voir à ce sujet U. Monneret de Villard, 1938, p.157.

12. G. Vantini, 1981a, p.75-77.

A l'est et à l'ouest du Nil

A l'est du royaume de Nubie s'étendaient des terres occupées par les Bēdja. Ceux-ci jouèrent un rôle important du VIII^e au X^e siècle dans l'évolution des relations politiques dans cette région. Ils avaient toujours représenté une certaine menace pour la Haute-Égypte, qui avait subi autrefois les incursions des nomades bēdja venus du désert oriental, les Blemmyes.

Au début du III^e/IX^e siècle, la plupart des populations qui vivaient dans la région des montagnes proches de la mer Rouge étaient encore « païennes » ; quelques-unes s'étaient officiellement converties au christianisme ; d'autres, en particulier au nord, semblent avoir fortement subi l'influence de l'Islam. En 831, à la suite d'incessants conflits de frontières, le calife al-Mu'tašim envoya une expédition punitive contre les Bēdja. Ceux-ci furent vaincus et leur chef, Kānūn ibn 'Abd al-'Azīz, dut reconnaître la suzeraineté du calife. Le traité qui fut alors signé, bien que certaines de ses clauses fussent les mêmes que celles du *bakt*, avait une signification tout à fait différente. Il imposait aux Bēdja un tribut annuel, sans leur apporter de garanties de la part des Arabes, et donnait à ceux-ci le droit de s'établir sur le territoire des Bēdja, dont le chef se trouvait réduit à la condition de vassal¹³.

Ce traité, loin de mettre fin aux hostilités, créa une situation qui devait conduire à un nouveau conflit. Comme il y avait beaucoup de mines d'or dans la région où vivaient ces *ḡabīla* nomades, et particulièrement dans la région du Wādī al-'Allāḡī, un nombre toujours plus grand d'Arabes s'y établirent. La guerre éclata de nouveau au milieu du IX^e siècle ; le chef des Bēdja, 'Alī Bābā, dut se soumettre devant la supériorité écrasante de l'armée arabe commandée par Muḡammad al-Kummī. Selon certains historiens arabes, le tribut imposé aux Bēdja s'éleva alors à environ 2 400 grammes d'or par an¹⁴.

Il est naturel que les Bēdja, sous cette menace continuelle, aient cherché la protection des Nubiens. Les historiens arabes ne sont pas tous d'accord à ce sujet, mais il semble certain que la Nubie a pris part d'une façon ou d'une autre aux combats dont nous venons de parler. Ibn Ḥawḡal affirme même que 'Alī Bābā et le roi de Nubie, Yurḡī (Georgios), furent tous les deux faits prisonniers et emmenés à Bagdad pour y comparaître devant le calife al-Mutawakkil¹⁵. Nous reparlerons plus loin de ce séjour du roi Georgios à Bagdad. Ce qui est sûr, c'est que, même à l'époque où le royaume de Nubie fut le plus prospère, des conflits se déroulèrent constamment de l'autre côté de sa frontière orientale, au bord de la mer Rouge.

Les rapports de la Nubie avec les *ḡabīla* qui vivaient à l'ouest du Nil prirent un aspect différent. Nous savons peu de chose à ce sujet, mais il ressort des relations d'Ibn Ḥawḡal que, dans une contrée située au-delà du désert de sable, à de nombreux jours de voyage de la vallée du Nil, vivaient des peuples de pasteurs qu'il appelle Dḡibāliyyūn [montagnards] et Aḡadiyyūn, que

13. W. Y. Adams, 1977, p. 553-554 ; Y. S. Hasan, 1973, p. 38-41 ; G. Vantini, 1981a, p. 92-93.

14. Selon al-Ṭabarī (mort en 930) ; voir G. Vantini, 1975, p. 99 ; 1981a, p. 95.

15. G. Vantini, 1975, p. 158, d'après les écrits d'Ibn Ḥawḡal (mort en 988).

nous pouvons situer dans le sud (monts Nuba) et dans le nord du Kordofân. On pense que les Aḥadiyyūn étaient chrétiens¹⁶. Il est établi qu'il y avait une parenté évidente entre les langues de certaines *ḳabīla* des monts Nuba (Daïr, Dilling) et du Dārfūr (Birgid, Midob, Tundjur) et les dialectes nubiens de la vallée du Nil¹⁷, ce qui ne peut s'expliquer que par des contacts entre ces peuples ou par des migrations. L'archéologie a confirmé, dans une certaine mesure, l'existence de contacts entre le royaume de Nubie et cette partie du Soudan: c'est ainsi qu'on a découvert à 'Ayn Farah dans le nord du Dārfūr, des poteries provenant de la Nubie chrétienne et datant de la période classique de la céramique nubienne; et l'on a découvert à Koro Toro, au Tchad, des poteries d'un type légèrement postérieur¹⁸. D'après Ibn Hawḳal, les Djibāliyyūn et les Aḥadiyyūn faisaient allégeance au roi de Makuria ou au roi d'Alodia¹⁹.

C'est fort probablement du Kordofân et du Dārfūr que provenaient les esclaves que la Nubie devait fournir à l'Égypte conformément au *baḳt*. Nous ne savons pas dans quelle mesure la traite des esclaves était une activité de l'État nubien ou un appoint économique²⁰, ni dans quelle mesure les parties occidentales de l'actuelle République du Soudan étaient colonisées par les Nubiens.

Dongola, Faras et d'autres villes

Le vieux Dongola, qui était situé sur la rive orientale du Nil, à mi-chemin entre la troisième et la quatrième cataracte, était la capitale du royaume unifié de Nubie. Le développement de cette ville peut être reconstitué grâce aux fouilles pratiquées depuis 1964 par la mission polonaise. Abū Ṣāliḥ décrit ainsi la ville de Dongola au début du XI^e siècle: «C'est ici que le roi a son trône. C'est une grande ville qu'arrose le cours béni du Nil. Elle possède de nombreuses églises, de vastes maisons et de larges avenues. Le roi habite une haute demeure qui, avec ses nombreuses coupoles de brique rouge, ressemble aux édifices qu'on trouve en Iraq²¹...». Les résultats des fouilles paraissent confirmer cette relation entre l'Iraq et Dongola²². Le site se compose aujourd'hui d'un ensemble de ruines qui s'étendent sur une superficie de 35 hectares; les vestiges les plus anciens sont recouverts

16. G. Vantini, 1981a, p. 140-141.

17. E. Zyhlarz, 1928b; R. Stevenson, 1956, p. 112; R. Thelwall, 1978, p. 268-270; 1982. Sur les langues du Soudan en général, voir J. H. Greenberg, 1963b et R. Stevenson, 1971.

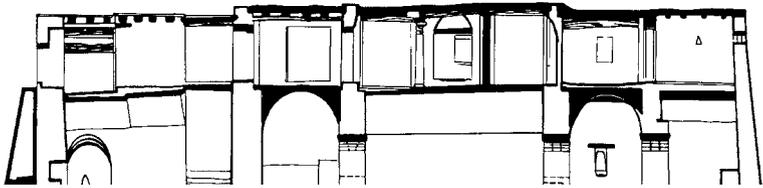
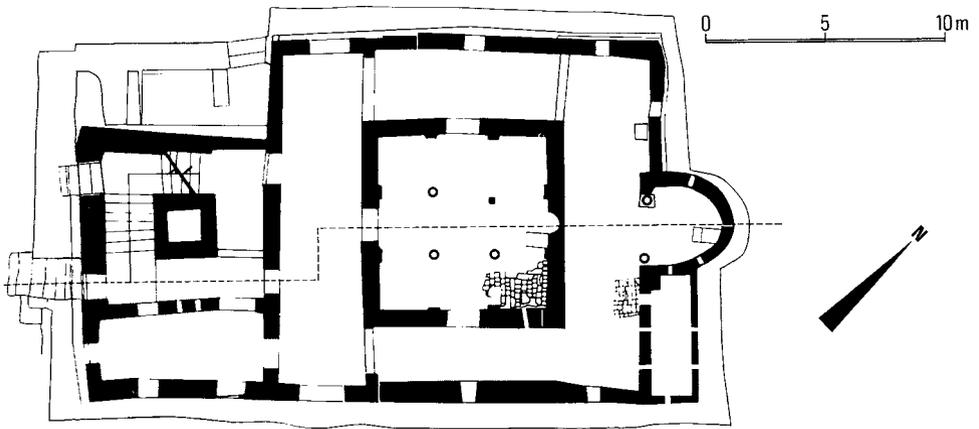
18. P. L. Shinnie, 1978a, p. 572 et R. Mauny, 1978, p. 327, note 2. Sur les poteries nubiennes de Tié (Tchad), voir A. D. Bivar et P. L. Shinnie, 1970, p. 301.

19. G. Vantini, 1975, p. 165-166.

20. W. Y. Adams, 1977, p. 505.

21. K. Michalowski, 1966a, p. 290; voir aussi Abu Ṣāliḥ, 1969, p. 149-150; G. Vantini, 1975, p. 326.

22. En ce qui concerne les résultats des fouilles, voir K. Michalowski, 1966a; S. Jakobielski et A. Ostrasz, 1967-1968; S. Jakobielski et L. Krzyżaniak, 1967-1968; S. Jakobielski, 1970, 1975, 1978, 1982a, 1982c; P. M. Gartkiewicz, 1973, 1975; W. Godlewski, 1982a; des rapports sur les fouilles ont été publiés dans *Études et travaux*, à partir du volume 8 (1973); les derniers rapports seront publiés dans la série *Travaux du Centre d'archéologie méditerranéenne de l'Académie polonaise des sciences* (Varsovie).



8.2. Le bâtiment de la mosquée dans le vieux Dongola, état actuel. Rangée supérieure: plan de l'étage supérieur avec la salle du trône du roi, transformée en mosquée en 1317. Rangée du bas: coupe est-ouest du bâtiment. Échelle: 1/100.

[Source: S. T. Medeksza.]



8.3. Le palais royal du vieux Dongola, transformé en mosquée en 1317.

[Source: © Centre de recherches en archéologie méditerranéenne, Académie des sciences de la Pologne, Varsovie.]

par des constructions de la période musulmane (du IX^e-XIII^e au XV^e-XIX^e siècle). Le centre de la ville, bâti sur un affleurement rocheux, était autrefois entouré d'épaisses murailles. Au nord s'étend la ville chrétienne, qui comprend les églises découvertes par les archéologues polonais (cette découverte, comme nous le verrons ci-dessous, remet complètement en question les théories soutenues jusqu'à maintenant sur l'architecture religieuse de la Nubie). Encore plus au nord s'étend un ensemble de maisons datant du II^e/VIII^e au III^e/IX^e siècle; elles se distinguent par un plan jusqu'alors inédit, par leurs installations perfectionnées (conduites d'eau, salles de bains avec système de chauffage) et par les peintures murales qui en décorent l'intérieur.

Le monumental palais royal à deux niveaux qui s'élève sur un éperon rocheux à l'est du centre de la ville date vraisemblablement du début du VIII^e siècle. L'étage d'apparat de cet édifice haut de près de 11 mètres contenait la salle du trône, qui était décorée de fresques (fig. 8.2) (c'est à cause de cette décoration que certains ont pris les ruines de l'édifice pour celles d'une église). L'édifice, transformé en mosquée en 1317 par Sayf al-Dīn 'Abdallāh, servit à des fins religieuses jusqu'en 1969. Ses murs ayant été détruits et reconstruits plusieurs fois, son aspect extérieur s'est modifié au cours du temps (fig. 8.3), mais la salle du trône est la seule salle de ce genre qui soit demeurée intacte dans la partie du monde chrétien qui a subi l'influence de la culture byzantine, et elle a peut-être eu pour modèle la salle du trône du Grand Palais de Constantinople qui ne nous est connue que par des descriptions²³.

Les autres sites importants de l'ancien royaume de Makuria n'ont pas encore été fouillés. Durant la période que nous étudions ici, l'île de Sai, qui était le siège d'un évêché, a très probablement joué un rôle clé²⁴.

Nous possédons des données plus précises sur le nord du royaume (l'ancienne Nobadia, que certains documents appellent aussi la province de Maris). Elles ont été recueillies pendant la grande campagne organisée par l'Unesco de 1961 à 1965 pour sauvegarder les monuments qui risquaient d'être inondés par les eaux du lac du Haut-Barrage²⁵.

L'équipe polonaise fit alors aussi des fouilles à Faras²⁶. Cette ville, dont le centre entouré d'une première ceinture de remparts contenait de magnifiques monuments — cathédrale, églises, palais et monastères —, conserva son importance religieuse. Cette importance s'accrut encore lorsque Faras fut érigé en métropole et qu'un Nubien, Kyros (866-902), accéda à l'épisco-

23. W. Godlewski, 1981, 1982a.

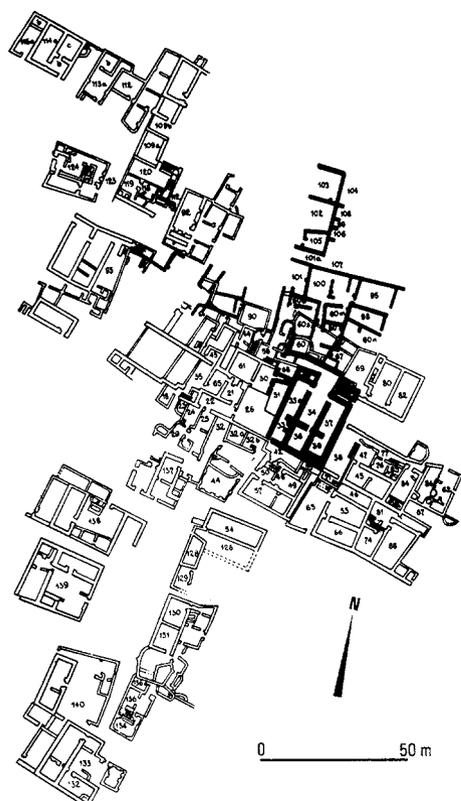
24. J. Vercoutter, 1970; U. Monneret de Villard, 1938, p.162-166; P.M. Gartkiewicz, 1982a, p.81-83.

25. Pour le sommaire bibliographique de la campagne de l'Unesco, voir L. A. Christophe, 1977; on trouvera le compte rendu des dernières découvertes ainsi qu'une nouvelle bibliographie sur les sites qui ont fait l'objet de fouilles durant la campagne nubienne dans J. Leclant, 1958-1974, 1975-1983; voir également W. Y. Adams, 1966, 1977, p.81-90; F. Hinkel, 1978; pour le catalogue de tous les sites archéologiques situés sur le territoire du Soudan, voir F. Hinkel, 1977.

26. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chapitre 12 et K. Michalowski, 1962, 1965c, 1967, 1974 (voir p.312-314 de ce même volume, la bibliographie intégrale concernant le site); S. Jakobielski, 1972; K. Michalowski, 1979; G. Vantini, 1970a; M. Martens-Czarnecka, 1982a; P.M. Gartkiewicz, 1983.

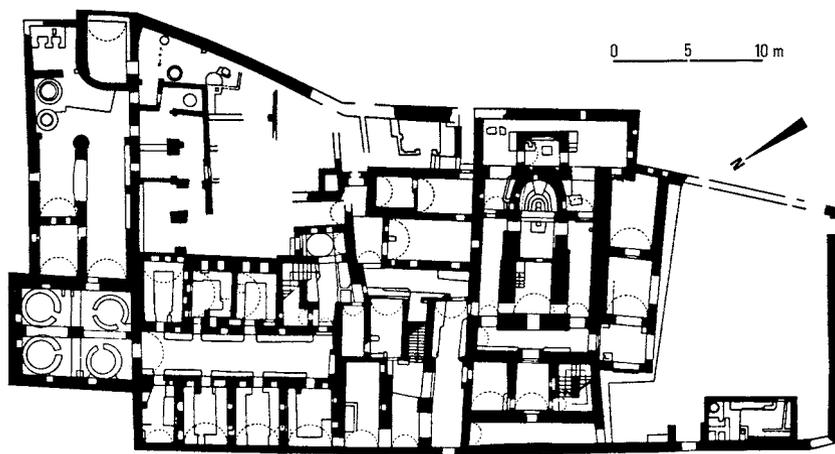


8.4. Portrait de Kyros, évêque de Faras (866-902) : peinture murale de la cathédrale de Faras.
[Source : © Centre de recherches en archéologie méditerranéenne, Académie des sciences de la Pologne, Varsovie.]



8.5. Plan du site chrétien de Debeyra-Ouest (24-R-8). Les traits noirs indiquent les bâtiments les plus anciens.

[Source: P. L. Shinnic, 1975.]



8.6. Plan de Kaşr al-Wizz, ensemble monastique nubien.

[Source: P. M. Gartkiewicz, 1982a.]

pat; on a retrouvé sur un mur de la cathédrale un superbe portrait de Kyros (fig. 8.4). L'évêque métropolitain résida à Faras jusqu'à la fin du Xe siècle; le dernier qui porta ce titre fut Petros I^{er} (974-999).

Faras est probablement resté aussi un centre administratif: c'est dans cette ville que résidait l'éparque, chef de l'administration royale dans le nord du royaume, également chargé des finances du royaume et de ses relations avec l'Égypte²⁷. L'administration centrale de la Nubie et l'administration locale de la Nobadia comprenaient divers fonctionnaires attachés à la cour du roi. Ils portaient des titres grecs qui remontaient à l'époque de la domination byzantine en Égypte et en Afrique du Nord, mais ils n'exerçaient pas nécessairement les fonctions auxquelles ces titres correspondaient à l'origine. Outre les titres de *domestikos*, *protodomestikos*, *meizon*, *protomezoteros*, *nauarchos*, *primikerios*, etc.²⁸ de nombreux autres titres ne sont attestés qu'en vieux nubien²⁹.

D'après certains historiens, la résidence de l'éparque fut ensuite transférée à Kaṣr Ibrīm³⁰. Le site archéologique de cette ville fortifiée construite sur un rocher élevé est le seul qui n'ait pas été inondé par les eaux du barrage. Il a fait l'objet de fouilles systématiques de la part des missions envoyées par la Société pour l'exploration de l'Égypte³¹. Outre la cathédrale et les vestiges des autres édifices, les fouilles de Kaṣr Ibrīm ont livré d'innombrables objets, notamment plusieurs centaines de fragments de manuscrits: écrits religieux et littéraires, lettres et autres documents.

Il convient de mentionner aussi la grande ville de Gebel Adda³², qui était située à 12 kilomètres environ au nord de Faras, sur la rive orientale du Nil. Les villes dont nous venons de parler comptaient probablement chacune plusieurs milliers d'habitants. D'autres, plus petites, comme *Ḳurta*, *Kalābsha*, *Sabagura*, *Ikhmindī* ou *Shaykh Dāwūd*, qui avaient pour la plupart été fortifiées durant la période précédente, comptaient plusieurs centaines d'habitants³³. Celles, plus petites encore, que nous connaissons surtout par les fouilles, comme *Tamit*, *Arminna* (Ermenne), *Meynartī*, *Debeyra-Ouest* (fig. 8.5) ou *'Abdallāh Nirḳī*, ont fourni de précieux renseignements sur la vie quotidienne en Nubie durant la période chrétienne classique³⁴. Il y avait

27. L. Török, 1978, p.298-299, 303-304; en ce qui concerne les devoirs de l'éparque, voir en particulier W. Y. Adams, 1977, p.464-467; J. M. Plumley et W. Y. Adams, 1974, p.238; sur la tenue de l'éparque, voir K. Michalowski, 1974, p.44-45.

28. U. Monneret de Villard, 1938, p.189-192; L. Török, 1978, p.305-307.

29. J. M. Plumley, 1978, p.233; A. Osman, 1982*b*, p.191-197.

30. Voir J. M. Plumley, 1975*a*, p.106; cette opinion n'est pas partagée par W. Y. Adams, 1982, p.29. Il reste toutefois incontestable qu'à la fin de la période chrétienne, l'éparque résidait à Kaṣr Ibrīm.

31. Les comptes rendus des fouilles ont été publiés régulièrement dans le *Journal of Egyptian Archaeology* à partir du volume 50 (1964); voir également J. M. Plumley, 1970, 1971*a*, 1975*a*, 1975*b*, 1978, 1982*b*, 1982*c*, 1983; W. Y. Adams, 1982; R. Anderson, 1981; P. M. Gartkiewicz, 1982*b*.

32. N. B. Millet, 1964, 1967; W. Y. Adams, 1977, p.494, 511, 535-536.

33. W. Y. Adams, 1977, p.488, 494-495; P. M. Gartkiewicz, 1982*a*, p.59; pour la bibliographie des sites particuliers, voir L. A. Christophe, 1977.

34. S. Donadoni (dir. publ.), 1967; B. G. Trigger, 1967; K. R. Weeks, 1967; W. Y. Adams, 1964, 1965*a*; P. L. Shinnie, 1975; P. L. Shinnie et M. Shinnie, 1978; P. van Moorsel, 1970*a*; P. van Moorsel, J. Jacquet et H. D. Schneider, 1975; L. Castiglione, G. Hajnóczy, L. Kákósy et L. Török, 1974-1975.

aussi des monastères typiques de cette période, comme celui de *Ḳaṣr al-Wizz* (fig. 8.6), d'ar-Ramal dans le nord de la Nubie, ou encore d'al-*Ghazālī* en Makuria, dans le désert, près de la ville actuelle de Merāwe³⁵.

Conditions économiques et sociales

Malgré l'abondance des vestiges archéologiques, nous savons très peu de choses de la civilisation nubienne à l'époque que nous étudions ici. Les sites qui ont été explorés, comme ceux de Debeyra-Ouest ou d'Arminna, évoquent l'image d'une société prospère où régnaient une liberté et une égalité étonnantes; les différences de position sociale n'étaient pas, semble-t-il, toujours reflétées par l'aspect matériel de la civilisation³⁶. De petites exploitations agricoles assuraient la subsistance de la population. Contrairement à ce qui avait lieu en Égypte, les champs produisaient plusieurs récoltes par an. On cultivait surtout l'orge et le millet. La production des dattes revêtait aussi probablement une grande importance économique. La superficie cultivée s'était manifestement étendue, surtout dans les îles proches de la deuxième cataracte et à Baṭn al-Hadjar³⁷. Les paysans, qui possédaient déjà des bovins, des moutons, des ânes et des poulets, commencèrent à élever aussi des porcs.

La plus grande partie du sol cultivé était divisée en petites parcelles, mais les cultivateurs ne les possédaient qu'à titre de fermiers puisque, d'après la loi, toutes les terres appartenaient au roi³⁸. Le système fiscal reposait sur l'impôt foncier (et peut-être aussi sur d'autres impôts), qui était très probablement perçu par le clergé³⁹. On peut supposer d'autre part que les monastères possédaient un domaine dont ils tiraient leurs revenus.

Les villages et les petites villes subvenaient en grande partie à leurs propres besoins et les artisans fabriquaient sans doute la plupart des articles nécessaires à la vie quotidienne. De tous les produits fabriqués en abondance durant cette période, les plus remarquables sont des poteries à décor qui, sans les imiter, surpassent celles qu'on trouvait en Égypte à la même époque. A la fin du VIII^e siècle apparut en céramique un style nouveau, appelé style chrétien classique⁴⁰, qui se caractérise par une grande variété de formes nouvelles (vases, bols, jarres) et par des motifs recherchés aux couleurs vives représen-

35. G. Scanlon, 1970, 1972; U. Monneret de Villard, 1935-1957, vol. I, p. 132-142; P. L. Shinnie et H. N. Chittick, 1961; voir également W. Y. Adams, 1977, p. 478-479; S. Jakobielski, 1981, p. 42-43.

36. W. Y. Adams, 1977, p. 501.

37. B. G. Trigger, 1970, p. 355.

38. L. Török, 1978, p. 296-299.

39. W. Y. Adams, 1977, p. 503.

40. Nous devons au professeur W. Y. Adams des études approfondies sur les poteries nubiennes; voir W. Y. Adams, 1962*b*, 1967-1968, 1970, 1978. Pour les spécimens du style appelé « chrétien classique », voir le résumé de W. Y. Adams, 1977, p. 495-499; voir également F. C. Lister, 1967; M. Rodziewicz, 1972; K. Kolodziejczyk, 1982.

tant des fleurs ou des animaux. Certains voient dans ce style une influence byzantine ou même persane⁴¹. Selon d'autres, les guirlandes et les figures géométriques entremêlées imitent les motifs qui ornaient à la même époque les manuscrits coptes⁴². Le style chrétien classique ressemble beaucoup plus à celui de la période méroïtique, dont il est séparé par un intervalle de cinq siècles, qu'à n'importe quel style de la période intermédiaire⁴³. L'épanouissement de la céramique nubienne a peut-être eu des causes extrinsèques. Au II^e/VIII^e siècle et au début du III^e/IX^e siècle, la quantité des poteries que la Nubie importait d'Égypte diminua sensiblement, en particulier celle des amphores (et du vin dont elles étaient remplies) que fabriquaient les monastères coptes de Haute-Égypte. L'avènement des Abbasides à Bagdad eut pour effet d'aggraver les persécutions dont les coptes étaient victimes et de restreindre encore davantage la liberté des monastères égyptiens⁴⁴.

L'une des plus grandes fabriques de poteries que nous connaissions se trouvait à Faras⁴⁵. Il devait y avoir dans le vieux Dongola ou dans les environs une autre fabrique importante dont la production présentait un style décoratif quelque peu différent. Des spécimens du même style ont été trouvés dans le monastère d'al-Ghazālī⁴⁶ au sud de la quatrième cataracte.

De nombreux ateliers régionaux produisaient de la poterie brute : jarres, marmites ou *kādū* (godets de la *sakīya* [roue à eau]). Les poteries fabriquées en Nubie au IX^e et au X^e siècle durant la période chrétienne classique suffisaient à satisfaire complètement les besoins du pays. Ce n'est qu'au III^e/IX^e siècle que la céramique dite d'Assouan, importée d'Égypte, fit son apparition, de même qu'une céramique vernissée d'origine arabe qui n'avait jamais été copiée par les Nubiens⁴⁷.

Le tissage était une autre industrie importante de la période chrétienne classique. Les tissus étaient en général faits de laine ou de poil de chameau⁴⁸ alors qu'en Égypte on employait surtout le lin. Les robes de laine nubienne étaient le plus souvent décorées de rayures alternant des couleurs vives ou parfois de motifs à carreaux. Elles ressemblent beaucoup à celles qui sont représentées dans les fresques, par exemple à Faras. Autant qu'on puisse en juger par les découvertes archéologiques, Kaṣr Ibrīm fut l'un des principaux centres de tissage.

Les artisans nubiens fabriquaient aussi des objets en fer (houes, couteaux, etc.) et en cuir, et toutes sortes d'ouvrages de sparterie et de vannerie faits de fibres de palmier tressés avec art (sandales, nattes et plateaux appelés *tabaḳ*) ; ces traditions artisanales se sont maintenues jusqu'à nos jours.

41. P. L. Shinnie, 1978a, p. 570; 1965, p. 268.

42. K. Weitzmann, 1970, p. 338; W. Y. Adams, 1977, p. 496.

43. W. Y. Adams, 1977, p. 496.

44. P. L. Shinnie, 1978a, p. 570.

45. W. Y. Adams, 1962a.

46. P. L. Shinnie et H. N. Chittick, 1961, p. 28-69.

47. W. Y. Adams, 1977, p. 499; P. L. Shinnie, 1978a, p. 570.

48. I. Bergman, 1975, p. 10-12; P. L. Shinnie, 1978b, p. 259; J. M. Plumley, W. Y. Adams et E. Crowfoot, 1977, p. 46-47.



8.7. Calice en verre trouvé dans la cathédrale de Faras.

[Source: © Centre de recherches en archéologie méditerranéenne, Académie des sciences de la Pologne, Varsovie.]

Durant la période que nous étudions ici, les Nubiens utilisaient également de nombreux articles d'origine étrangère. Les témoignages archéologiques montrent qu'outre les produits mentionnés dans le *bakt* (blé, orge, vin, mais aussi étoffes et vêtements), la Nubie importait d'Égypte toutes sortes de récipients en verre. Cependant, la grande variété des formes et des techniques de décoration — paraison, taille du verre, application d'ornements, peinture — que présentent les récipients retrouvés semble indiquer qu'ils n'avaient pas tous la même origine. On a découvert notamment parmi les vases liturgiques de la cathédrale de Faras un superbe calice de verre violet foncé (fig. 8.7)⁴⁹.

Le commerce en Nubie se faisait principalement au moyen du troc; il n'y avait pas de système monétaire, sauf dans le nord où la monnaie égyptienne servait au commerce avec les Arabes. La Nubie devait donc payer en espèces ses importations, mais les opérations financières étaient interdites à

49. Actuellement au Musée national du Soudan. Voir K. Michalowski, 1964a, p. 196. En ce qui concerne le verre dans la Nubie chrétienne, voir W. Y. Adams, 1977p. 499-500.

l'intérieur du royaume, comme en témoigne la frontière (qui était en réalité une frontière douanière) établie dans le haut Maḳṣ ('Akāsha), dans la région de Baṭn al-Ḥaḍjar, entre la zone où le commerce extérieur était permis et le centre de la Nubie⁵⁰ où il était soumis au contrôle sévère de l'administration royale. La Nubie exportait surtout des esclaves, mais les produits traditionnels comme l'or, l'ivoire et les peaux ont probablement occupé une place non négligeable dans son commerce extérieur. La région de Dongola est sans doute également entrée en relation, par l'intermédiaire du Kordofān et du Dārūr, avec les marchands qui suivaient les routes commerciales du centre et de l'ouest du Soudan de l'Afrique occidentale.

L'histoire politique depuis le III^e/IX^e siècle

Les meilleures sources d'information sur les événements politiques de cette période sont des auteurs arabes : Ya'qūbī, al-Ṭabarī, Ibn Hawḳal et Ibn Sālim al-Aswānī (les deux derniers ont voyagé en Nubie). Il existe aussi des sources chrétiennes : Severus, évêque d'Ashmuneyn, et Abū Šāliḥ l'Arménien, qui se sont appuyés sur des documents coptes, ainsi que Michel le Syrien qui s'est servi de la chronique de Dionisius, patriarche d'Antioche⁵¹.

Dans la troisième décennie du III^e/IX^e siècle, profitant de la guerre de succession qui, après la mort du calife Hārūn al-Rašīd, aggrava encore la situation de l'Égypte, la Nubie cessa de payer le tribut stipulé par le *bakṭ*. Dès qu'Ibrāhīm (al-Mu'ṭašim) accéda au califat en 833, entre autres mesures destinées à ramener l'ordre, il écrivit à Dongola au roi Zacharia une lettre exigeant non seulement le rétablissement du tribut annuel, mais aussi le paiement de tout l'arriéré. Le roi de Nubie, incapable de satisfaire à ces exigences, décida d'envoyer à Bagdad son fils Georgios (qui devait plus tard, peut-être en 856⁵², monter lui-même sur le trône de Nubie); Georgios était chargé de négocier avec le calife et de profiter de son séjour à Bagdad pour évaluer la puissance militaire des Abbasides⁵³. Après avoir été proclamé successeur du roi de Nubie, il partit pour Bagdad en été 835, accompagné d'évêques et de membres de sa cour. Son voyage fut un événement sans précédent, marquant un grand succès politique qui fit connaître le royaume chrétien de Nubie dans tout le Proche-Orient. L'ambassade de Georgios eut pour résultat la suppression de l'arriéré, la révision du *bakṭ* et la conclusion d'un nouveau traité aux termes duquel le tribut ne devait plus être versé que tous les trois ans. Georgios reçut d'al-Mu'ṭašim de nombreux présents et le patriarche d'Alexandrie, Joseph, l'accompagna pendant une partie de son voyage de retour à Dongola où il revint en 837.

50. L. Török, 1978, p.296; P.L. Shinnie, 1978*b*, p.260-262; en ce qui concerne le commerce, voir également R. Mauny, 1978, p.335.

51. Toutes ces sources sont citées et traduites dans G. Vantini, 1975. Sur les événements de cette période, voir U. Monneret de Villard, 1938, p.103-115.

52. S. Jakobielski, 1972, p.92-96. Cette date a été contestée par G. Vantini (1981*a*, p.112), qui propose l'année 839.

53. Voir G. Vantini, 1975, p.317.

Nous connaissons cette ambassade par plusieurs sources. Les différentes versions ne sont pas cohérentes. Certains auteurs prétendent que le traité fut signé au Caire avant 833, ou que Georgios est allé deux fois à Bagdad, la seconde fois en 852, dans des circonstances moins heureuses que la première (comme prisonnier) en compagnie du roi bēdja 'Alī Bābā; mais cette version n'est pas claire⁵⁴.

Nous possédons une relation détaillée d'événements survenus dans les années 860, pendant le long règne de Georgios I^{er}. Elle a trait à l'expédition que le chercheur d'or et théologien Abū 'Abd al-Raḥmān al-'Umarī fit au cœur de la Nubie. Al-'Umarī réussit, avec l'aide de son armée privée, à s'emparer des mines d'or proches d'Abū Ḥamād et à les conserver pendant un certain temps. Georgios envoya des troupes commandées par son neveu Niuty combattre l'envahisseur. Après plusieurs affrontements entre les deux armées, Niuty conclut un accord avec al-'Umarī. Alors Georgios, considérant Niuty comme un traître, envoya contre lui son fils aîné, puis son fils cadet, Zacharia. Ce dernier s'allia avec al-'Umarī et fit tuer Niuty par ruse. Il se retourna ensuite contre al-'Umarī et l'obligea à se retirer au nord, chez les Bēdja, où al-'Umarī prit part à d'autres conflits et fut à la fin traîtreusement tué par des envoyés d'Ibn Ṭūlūn.

L'expédition d'al-'Umarī ne fut pas l'expression de la politique officielle de l'Égypte à l'égard de la Nubie, mais elle montre bien que les Arabes essayaient de pénétrer loin à l'intérieur du pays, très certainement dans l'intention, comme on le voit par le conflit qui les opposa aux Bēdja, d'assurer l'approvisionnement de l'Égypte en or nubien. Al-Maḥrīzī raconte plus en détail l'expédition d'al-'Umarī; son récit, probablement tiré d'ouvrages antérieurs, nous renseigne sur les rois de Nubie et sur les coutumes qui régissaient la monarchie nubienne.

Georgios I^{er}, dont plusieurs sources attestent qu'il vécut très longtemps, régna sur la Nubie jusqu'en 915. On connaît la date de sa mort par une dédicace en copte inscrite sur un linteau de l'église qui est située sur le versant sud du *kom* de Faras. Cette église fut construite en 930, sous l'éparchie lesou, dans la quinzième année⁵⁵ du règne de Zacharia III, successeur de Georgios. Zacharia était le fils de Georgios, mais s'il lui succéda, c'est parce qu'il était en même temps le fils de la fille de la sœur du roi. La mère de Zacharia était la sœur de Niuty qui, suivant l'ordre de succession légitime, aurait hérité directement de la couronne. Après la mort de Niuty, Zacharia devint le seul héritier. La succession au trône de Nubie se conformait toujours aux principes de l'endogamie et de la filiation matrilinéaire, mais comme les mariages entre cousins parallèles étaient fréquents⁵⁶, il arrivait qu'un fils succédât à son père.

54. G. Vantini, 1970*b*; W. Y. Adams, 1977, p. 455; P. L. Shinnie, 1978*a*, p. 578-579.

55. Dans les différentes éditions de ce texte (S. Jakobielski, 1966*b*, p. 107-109; 1972, p. 110-113), une erreur s'est glissée: « dixième » est mis pour « quinzième », ce qui amène à fixer faussement la date de la mort de Georgios I^{er} en 920 (date habituellement citée), au lieu de la date correcte, qui est 915. Voir S. Jakobielski, 1982*b*, p. 132, note 27.

56. A. Kronenberg et W. Kronenberg, 1965, p. 256-260; voir également S. Jakobielski, 1972, p. 113.

L'inscription copte que nous avons mentionnée se réfère également à Mariam, la mère du roi, qu'elle désigne d'un de ces titres significatifs qui étaient en usage à la cour: « reine mère » (titre correspondant à celui de *nonnen* qu'on rencontre dans des textes postérieurs écrits en vieux nubien)⁵⁷. Une autre reine mère, Martha, est représentée sous la protection de la Vierge Marie dans une fresque de Faras⁵⁸ qui remonte au début du V^e/XI^e siècle. Ce titre montre non seulement l'importance de la ligne maternelle dans le système de la succession au trône, mais il reflète aussi peut-être une ancienne tradition qui, dans la Nubie méroïtique, attribuait un rôle considérable à la mère du roi⁵⁹.

Le IV^e/X^e siècle semble avoir été, tout comme la seconde moitié du III^e/IX^e une période de prospérité pour la Nubie. Cette prospérité ne fut apparemment troublée que par la grande inondation du Nil qui, dans une partie de la Nobadia, obligea les habitants à déplacer leurs villages; mais l'État nubien, dont les fondations économiques étaient déjà solidement établies, réussit sans doute à surmonter ces difficultés; les événements historiques semblent en effet indiquer que la Nubie était alors un grand royaume dont la puissance n'était pas uniquement militaire.

En 956, la Nubie était à nouveau en guerre ouverte avec l'Égypte. Cette fois, ce n'était pas les Arabes qui étaient les agresseurs, mais les Nubiens, qui avaient attaqué et pillé Assouan. Très peu de temps après, les Arabes organisèrent une expédition punitive qui les mena jusqu'à Kaṣr Ibrīm, mais leur succès ne fut pas de longue durée⁶⁰. En 962, les Nubiens occupèrent une grande partie de la Haute-Égypte jusqu'à Akhmim. Leur incursion avait sans doute été rendue possible par la situation où se trouvait l'Égypte sous les derniers sultans de Fustāt, les Ikhshidides (936-968). La Nubie avait peut-être l'intention de faciliter en Égypte la victoire des Fatimides avec lesquels elle conserva par la suite de bonnes relations.

L'occupation de l'Égypte par les Nubiens ne prit pas fin avec l'installation du calife fatimide en 969. Les frontières de la zone occupée furent peut-être simplement modifiées de façon qu'Edfu demeurât en territoire nubien. Cette ville fut jusqu'au milieu du V^e/XI^e siècle un centre important de la culture nubienne⁶¹. C'est aussi à cette époque que les Nubiens reconstruisirent le célèbre monastère de Saint-Siméon, près d'Assouan⁶².

Les renseignements que nous avons sur cette période nous viennent pour la plupart des écrits d'Ibn Sālim al-Aswānī⁶³ qui, vers 969, fut chargé

57. A. Osman, 1982*b*, p. 193.

58. Cette fresque se trouve maintenant au Musée national du Soudan, à Khartoum. Voir K. Michalowski, 1964*a*, p. 203, pl. XLIIb; 1967, p. 154-157, pl. 77-79; 1974, p. 48; J. Leclant et J. Leroy, 1968, pl. LI; M. Martens, 1972, *passim*; B. Rostkowska, 1972, p. 198-200.

59. S. Donadoni, 1969; B. Rostkowska, 1982*b*.

60. Ces événements sont rapportés de façon détaillée dans J. M. Plumley, 1983, p. 161; G. Vantini, 1981*a*, p. 116.

61. U. Monneret de Villard, 1938, p. 124-125.

62. U. Monneret de Villard, 1927*p*, 24-36.

63. Il ne reste de ces écrits que les citations qu'en font dans leurs œuvres al-Maḳrīzī et Ibn al-Salām al-Manūfī. Les autres sources sont les écrits d'al-Mas'ūdī, Ibn al-Faḳīh et al-Ya'qūbī; voir G. Vantini, 1975.

d'une mission auprès du roi de Nubie, Georgios II. Le roi fit bon accueil à l'ambassade arabe, mais la Nubie était alors si puissante qu'il put refuser de payer le tribut stipulé par le *baḳt* et de se convertir à l'islam.

L'expansion religieuse

Les coptes d'Égypte subirent à nouveau de graves persécutions à la fin du X^e siècle, sous le califat d'al-Hākim (996-1021). La Nubie ne prit pas tout de suite la défense de l'Église copte d'Égypte, peut-être à cause des bonnes relations politiques qu'elle entretenait avec les Fatimides, ou pour d'autres raisons; mais elle finit par ouvrir ses frontières aux réfugiés venant d'Égypte et beaucoup d'entre eux s'établirent en Nubie.

Au IV^e/X^e siècle, l'Église de Nubie jouait un rôle important dans les affaires du pays; c'est ainsi que Georgios II convoqua une assemblée d'évêques⁶⁴ pour qu'elle décide de la réponse à faire aux Arabes venus en ambassade à Dongola. Le roi joua plus tard un rôle d'intermédiaire dans des affaires purement ecclésiastiques, par exemple lorsque, sur la demande des autorités éthiopiennes, il intervint auprès du patriarche Philotheos (979-1003) pour que celui-ci nomme en Éthiopie un métropolitain qui leur convienne⁶⁵. Cet exemple nous apporte la preuve de la convergence qui existait alors entre les intérêts de l'Église et ceux de l'État; il nous montre aussi que l'Église de Nubie avait des affinités avec le monophysisme et que la Nubie entretenait d'excellentes relations avec l'Éthiopie.

L'existence de cinq évêchés nubiens, à savoir Ḳurta, Ḳaṣr Ibrīm, Faras, Sai et Dongola, sur les sept que signalent les sources arabes, a été confirmée par les découvertes archéologiques. Les données les plus complètes que nous possédons sur l'histoire d'un évêché sont celles qui concernent Faras. Grâce à la liste des évêques inscrite sur l'un des murs de la cathédrale, grâce aussi à des inscriptions tumulaires et à des graffiti, on a pu établir la chronologie complète des évêques de Faras depuis la fondation du diocèse au I^{er}/VII^e siècle jusqu'en 1175⁶⁶. Comme nous l'avons vu, cinq évêques des III^e/IX^e et IV^e/X^e siècles portèrent le titre de métropolitain de Pachoras (c'est-à-dire de Faras). Dix-sept peintures conservées à Faras et représentant des évêques nous permettent de connaître exactement l'aspect des vêtements épiscopaux à diverses époques⁶⁷. Les graffiti de Faras, de Sonḳi Tino et de Tamit nous renseigneront peut-être sur les différents degrés de la hiérarchie ecclésiastique.

D'après de nombreuses données relatives à Faras et aux autres évêchés, nous savons qu'au IV^e/X^e siècle l'Église de Nubie était monophysite. Mais à Faras du moins, la situation semble s'être modifiée à la fin du IV^e/X^e siècle et

64. O. Meinardus, 1967, p. 150.

65. U. Monneret de Villard, 1938, p. 125; A. J. Arkell, 1961, p. 190; G. Vantini, 1981a, p. 123-124.

66. S. Jakobielski, 1966a; 1972, p. 190-195; G. Vantini, 1981b.

67. K. Michalowski, 1974, p. 46; M. Martens-Czarnecka, 1982a, *passim*; S. Jakobielski, 1982b.

au début du ^{ve}/_{XI^e}. De 997 à 999, il y avait en même temps deux évêques à Pachoras: Petros I^{er} (974-999) et Ioannès III (997-1005). On peut supposer que Ioannès n'appartenait pas à la même Église que Petros, le métropolitain monophysite de Faras, mais à l'Église grecque (ou melchite). La situation est loin d'être claire et l'hypothèse qui se fonde sur les données recueillies à Faras⁶⁸ a donné lieu à de vives discussions entre spécialistes et fait naître quelques doutes⁶⁹. Il vaut la peine cependant d'indiquer ici certains faits historiques à l'appui de la thèse d'après laquelle le diocèse fut rattaché à l'Église melchite. Ioannès est devenu évêque immédiatement après la mort d'al-^cAzīz, qui soutenait ouvertement les melchites d'Égypte. La femme (ou la concubine) d'al-^cAzīz était melchite. Un frère de celle-ci, Jérémias, fut nommé par al-^cAzīz patriarche de Jérusalem; son autre frère, Arsenius, devint patriarche melchite d'Égypte⁷⁰. Il est vraisemblable que les melchites ont largement profité de la tolérance du calife et qu'ils ont réussi à obtenir un certain nombre d'évêchés. Deux successeurs de Ioannès à Faras, Marianos (1005-1036) et Merkurios (1037-1056), sont appelés dans certaines inscriptions les « fils » de Ioannès; cette expression peut signifier qu'ils appartenaient à la même Église que lui. Marianos nous est connu par un magnifique portrait qui ornaît la cathédrale de Faras (et qui se trouve aujourd'hui au Musée national de Varsovie) (fig. 8.8); il mourut à Kaṣr Ibrīm, où sa tombe fut découverte. On peut déduire de l'inscription que porte sa stèle funéraire⁷¹ qu'il vint à Faras après avoir été évêque pendant deux ans dans un autre diocèse; d'autre part, il est désigné dans cette inscription comme « l'envoyé de Babylone » (c'est-à-dire du vieux Caire), ce qui s'accorde parfaitement avec le teint clair qu'on lui voit dans la fresque de Faras.

La liturgie de l'Église nubienne est mal connue. Le grec, qui servait alors de langue véhiculaire dans toute la chrétienté⁷², continuait probablement d'occuper la première place dans l'Église. Le copte était aussi beaucoup employé dans les textes ecclésiastiques, pour les inscriptions officielles et pour les épitaphes. Il a cependant peut-être été surtout employé par les nombreuses communautés coptes qui vivaient en Nubie. A partir du milieu du X^e siècle, on trouve en Nubie beaucoup de textes écrits dans la langue du pays, le vieux nubien (encore appelé nubien médiéval), qui appartenait au groupe des langues du Soudan oriental et dont est dérivé le mahass, dialecte parlé aujourd'hui en Nubie par des riverains du Nil. Le vieux nubien était écrit dans l'alphabet copte (lui-même dérivé de l'alphabet grec), auquel s'ajoutaient quatre caractères correspondant à des phonèmes propres au nubien.

68. K. Michalowski, 1967, p.91-93; 1970, p.14; S. Jakobielski, 1972, p.140-147; J. Kubińska, 1974, p.69-86.

69. P. van Moorsel, 1970*b*; T. Säve-Söderbergh, 1970, p.238-239; M. Krause, 1970, 1978; K. Michalowski, 1979, p.34-35.

70. G. Vantini, 1970*a*, p.83, 98, 223; 1981*a*, p.145-147; W. H. C. Frend, 1972*b*, p.297-308; P. L. Shinnie, 1978*a*, p.571.

71. J. M. Plumley, 1971*b*.

72. En ce qui concerne les langues utilisées en général en Nubie chrétienne, voir P. L. Shinnie, 1974; S. Jakobielski, 1972, p.12-16; W. H. C. Frend, 1972*a*; W. Y. Adams, 1977, p.484-486; T. Hägg, 1982.



8.8. *Portrait de Marianos, évêque de Faras (1005-1036): peinture murale de la cathédrale de Faras.*
[Source: © Centre de recherches en archéologie méditerranéenne, Académie des sciences de la Pologne, Varsovie.]

Le plus ancien texte écrit en vieux nubien est une inscription tracée en 795 dans l'église d'al-Sebū'a par un certain Petro, prêtre originaire de Faras⁷³. Les textes en vieux nubien qui nous sont parvenus ont en général un caractère religieux; ce sont des textes canoniques (des fragments des Évangiles), des codex où sont rapportés la vie et les paroles des saints (par exemple le Miracle de saint Ménas⁷⁴ et l'Homélie du Pseudo-Chrysostome⁷⁵, des livres de messe, une litanie adressée à la Croix, un ensemble extraordinairement riche de documents juridiques et de lettres récemment découvert à Kaṣr Ibrīm⁷⁶, ainsi qu'un grand nombre de graffiti écrits en nubien ou dans un mélange de nubien et de grec). Tous ces textes présentent le plus grand intérêt non seulement aux points de vue historique et religieux, mais aussi au point de vue linguistique: en effet, nous connaissons encore mal la grammaire et le lexique du vieux nubien⁷⁷ et la grande majorité des textes récemment découverts n'ont pas encore été publiés.

Nous ne possédons pas beaucoup d'informations historiques concernant la plus grande partie du V^e/XI^e siècle. Nous savons que le roi Raphaël régnait vers 1002. Les chroniqueurs arabes nous apprennent qu'Abū Raḳwa s'enfuit en Nubie après avoir été vaincu en Égypte par les Fatimides contre lesquels il s'était révolté vers 1006, ce qui eut pour conséquence de mêler à nouveau la Nubie aux affaires de l'Égypte. Mais dans l'ensemble, les deux pays vécurent en paix pendant les deux cents ans que dura la domination des Fatimides en Égypte (969-1169). La Nubie entretint avec sa voisine des relations particulièrement bonnes pendant le règne du calife al-Mustaṣir (1036-1094). Des Nubiens faisaient même partie de l'armée des Fatimides; leur nombre, au cours de ce règne, atteignit 50 000 selon Nāṣr-i-Kḥusraw, qui visita l'Égypte et la Nubie en 1050⁷⁸.

Les renseignements que l'histoire des patriarches monophysites⁷⁹ nous donne sur l'Église de Nubie se rapportent surtout au soixante-sixième patriarche, Christodulos (1047-1071). C'est pendant les dix premières années où il fut patriarche d'Alexandrie que les persécutions reprirent contre les coptes, entraînant cette fois la fermeture de leurs églises par un décret du vizir al-Yazūrī (1051-1059). Christodulos, qui passa quelque temps en prison, envoya deux évêques égyptiens auprès du roi de Nubie pour lui demander son aide. Le roi leur remit de l'argent avec lequel fut payée la rançon exigée pour la libération du patriarche. Une douzaine d'années plus tard, il plaça la

73. F. L. Griffith, 1913, p. 61; E. Zyhlarz, 1928a, p. 163-170.

74. E. A. W. Budge, 1909; F. L. Griffith, 1913, p. 6-24. En ce qui concerne la littérature générale en vieux nubien, voir C. D. G. Müller, 1975, 1978. En ce qui concerne les principales éditions des autres textes, voir F. L. Griffith, 1928; B. M. Metzger, 1968; J. Barns, 1974; G. M. Browne, 1982b.

75. G. M. Browne, 1983.

76. Voir J. M. Plumley, 1975a, 1978; R. Anderson, 1981.

77. F. L. Griffith, 1913; E. Zyhlarz, 1928a, 1932; B. H. Stricker, 1940; F. Hintze, 1971-1977; G. M. Browne, 1979-1981, 1982a.

78. Y. F. Hasan, 1973, p. 46; G. Vantini, 1981a, p. 129.

79. La source est Severus (Sawīrus Abū'l-Baṣḥār ibn al-Muḳaffā'); voir G. Vantini, 1975, p. 189, 209-218.

Nubie sous la juridiction d'un nouveau métropolitain, Victor, qui résidait à Dongola. Les relations de Christodulos avec les rois de Nubie ont peut-être affermi l'Église monophysite dont la suprématie avait été menacée pendant un certain temps, comme nous l'a montré l'exemple de Faras. Le patriarche était maintenant en meilleurs termes avec le vizir d'Égypte, Badr al-Djamālī. Lorsqu'il envoya une nouvelle délégation, cette fois dirigée par l'évêque de Wāsim, Merkurios, auprès du roi de Nubie, elle fut accompagnée par un envoyé du vizir, Sayf al-Dawla, qui demanda et obtint l'extradition du traître Kanz al-Dawla. Badr al-Djamālī reçut peu de temps après au Caire (en 1080) l'ancien roi de Nubie, Salomon, qui avait abdicé en faveur du fils de sa sœur, Georgios III, pour se faire moine. Nous savons aussi que le roi Basilios de Nubie régnait en 1089.

Après la chute des Fatimides (en 1170), les relations de la Nubie avec l'Égypte se détériorèrent rapidement. L'âge d'or de la Nubie prit fin à peu près à la même époque. Des affrontements avec les troupes du sultan ayyubide Ṣalāḥ al-Dīn (Saladin) marquèrent dans l'histoire de la Nubie le début d'une nouvelle période, la dernière de l'époque chrétienne.

Les arts et l'architecture

Architecture

Les IV^e/X^e et V^e/XI^e siècles furent en Nubie une période extrêmement favorable au développement des arts et en particulier de l'architecture.

L'architecture de la Nubie ne peut se comprendre sans une étude préalable de son architecture religieuse⁸⁰. Dans toute la chrétienté, les églises étaient alors les édifices les plus importants et c'est leur construction qui reflète le mieux les conceptions et les techniques architecturales de cette époque. Les matériaux dont nous disposons sont apparemment très riches: il reste plus de cent vingt églises en Nobadia et environ quarante en Makuria⁸¹. Une telle disproportion entre ces deux régions (et le fait que presque toutes les églises du Nord ont été fouillées) a donné l'impression que les églises nubiennes étaient toutes dérivées du type basilical qui prédominait dans le nord du pays⁸². C'est seulement lorsque la mission polonaise découvrit la vieille église de Dongola et superposa à son plan ceux de l'église aux colonnes de granit et de l'église cruciforme⁸³ qu'on s'aperçut que l'architecture religieuse suivait deux modèles également importants, le plan central et le plan rectangulaire de type basilical, tous deux ayant influencé la construction

80. G. Mileham, 1910; S. Clarke, 1912; U. Monneret de Villard, 1935-1957, vol. 3; W. Y. Adams, 1965*b*; P. M. Gartkiewicz, 1975, 1980, 1982*a*, 1983; S. Jakobielski, 1981.

81. L'« inventaire » de toutes les églises connues en Nubie a été publié par W. Y. Adams, 1965*b*; pour les conclusions générales, voir également W. Y. Adams, 1977, p. 473-478.

82. W. Y. Adams, 1965*b*.

83. P. M. Gartkiewicz, 1975. Une monographie architecturale sur ces églises, dont l'auteur est P. M. Gartkiewicz (Dongola II), sera publiée dans le volume 27 du *CAMAP*. Voir également S. Jakobielski, 1982*c* et la note 22 ci-dessus.

des différentes églises. Les principales tendances architecturales apparaissent tout d'abord dans les grands édifices des centres culturels et administratifs comme le vieux Dongola, Faras et Kaṣr Ibrīm, qui étaient aussi des évêchés. L'architecture de ces grandes villes a servi jusqu'à un certain point de modèle au reste du pays, bien qu'on n'y disposât pas des mêmes possibilités pour le choix des matériaux et l'exécution des travaux. L'évolution de l'architecture hors des grandes villes aboutit à la création du plan dit nubien qu'on trouve principalement dans des églises érigées dans le nord de la Nubie durant la période classique et à la fin de l'époque chrétienne. Le plan nubien fait ressortir la plupart des détails de l'agencement et de la décoration intérieurs. L'église est en général un bâtiment rectangulaire orienté d'est en ouest et divisé par des colonnes ou par des piliers en une nef centrale et deux collatéraux. Le chœur (appelé le *haykal*), au centre duquel s'élève un autel, occupe une grande partie de la nef, fermée à l'est par une abside contenant une tribune semi-circulaire. L'abside est flanquée d'une sacristie au nord et d'un baptistère au sud⁸⁴, reliés par un étroit couloir qui la contourne. À l'ouest, deux autres pièces occupent les coins de la nef : celle du sud contient en général un escalier, mais on ne sait pas exactement à quoi servait celle du nord. Les portes de l'église, au nord et au sud, donnaient directement accès aux collatéraux. Un ambon était placé dans la partie centrale de la nef, du côté nord.

L'histoire de l'architecture religieuse de la Nubie peut se diviser en trois périodes⁸⁵ où peuvent se percevoir des influences extérieures.

Première période

Phase 1: L'architecture religieuse de la Nubie dénote à l'origine une influence de l'étranger. Les églises étaient construites suivant un plan rectangulaire à un seul axe et trois nefs. Elles étaient généralement faites de briques crues et couvertes d'un toit de bois soutenu par des piliers de briques crues.

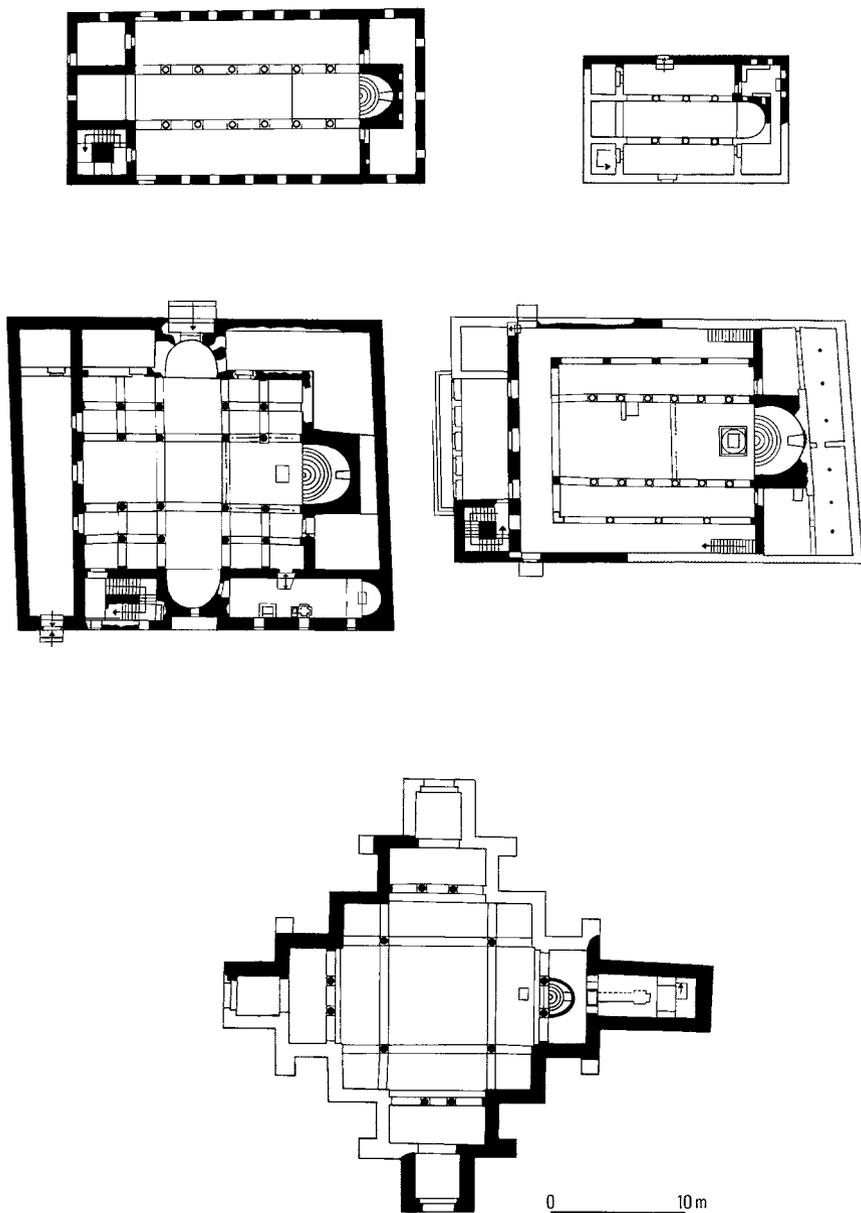
Phase 2: développement de l'activité architecturale. Construction des grandes cathédrales en pierres de taille et en briques cuites. Même plan qu'à la phase précédente, avec trois ou cinq nefs, les toits étant soutenus par des colonnes. On continuait en même temps à construire les petits édifices en briques crues. C'est pendant cette phase qu'apparaissent en Nubie les voûtes en berceau et les églises typiquement nubiennes que nous avons décrites.

Deuxième période

L'évolution du style des églises, jointe à des influences arméniennes et byzantines, transforma complètement la conception de l'espace architectural. Durant cette période, une double tendance se dessina : tandis que

84. Le problème des baptistères nubiens est examiné de façon approfondie dans W. Godlewski, 1978, 1979.

85. Selon P. M. Gartkiewicz, 1980, 1982a, p. 73-105.



8.9. Architecture des églises nubiennes, deuxième période. Rangée supérieure: la conception architecturale provinciale (B2); église du monastère de Ghazālī et église du flanc sud du Kom de Faras. Rangée du milieu: conception moderne, tendance principale, première phase (A2); exemples de l'organisation spatiale et plan central (église des colonnes de granit dans le vieux Dongola) ou longitudinal (la grande cathédrale de Kaṣr Ibrīm). Rangée du bas: un exemple de la tendance principale, deuxième phase (A4); le mausolée du vieux Dongola (église cruciforme).
 [Source: P. M. Gartkiewicz, 1982a.]

le style traditionnel se maintenait dans les provinces, un style nouveau et officiel, caractérisé par un plan central, apparu dans la capitale. L'usage de la brique cuite s'est généralisé. L'église aux colonnes de granit de Dongola remonte à cette période; elle est de plan cruciforme inscrit à l'intérieur du plan basilical. L'architecture nubienne atteignit alors son apogée. Le mausolée (église cruciforme) du vieux Dongola, construit suivant un plan en forme de croix grecque, montre que les architectes nubiens pouvaient réaliser des œuvres originales tout en profitant des progrès que l'architecture avait accomplis dans le reste de la chrétienté. Dongola devint certainement durant cette période le principal centre de l'activité architecturale (fig. 8.9).

Troisième période

Il n'est plus possible de distinguer durant cette période une évolution linéaire. L'activité architecturale était dispersée et subissait des influences diverses, principalement byzantines. Le trait le plus général est le dôme, introduit à la fin du IV^e/X^e siècle et lié à la nouvelle conception spatiale de l'église, qui privilégiait la dimension verticale. Les églises à plan central et les églises à plan rectangulaire (basilical) étaient les unes et les autres surmontées par un dôme dans leur partie centrale et les piliers de briques remplaçaient les colonnes. La brique crue est de nouveau communément utilisée. Outre la reconstruction d'églises anciennes, on en édifia de nouvelles dans un style qui résultait des modifications et des simplifications, variables selon les régions, qu'on apporta aux formes inventées par les architectes nubiens (fig. 8.10).

L'art religieux

A partir de la fin du II^e/VIII^e siècle, des fresques figuratives ornèrent généralement l'intérieur des édifices religieux, dont la décoration ne comprenait auparavant que des éléments architecturaux (linteaux, piédroits et chapiteaux décorés de bas-reliefs). Les fresques de Faras, outre les nombreuses représentations du Christ et de la Vierge, figurent aussi des saints et des archanges, des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et des dignitaires locaux sous la protection de saints personnages⁸⁶. Leur étude nous a permis de connaître avec précision l'évolution de la peinture murale en Nubie, dont les moyens d'expression diffèrent de ceux des pays voisins.

Nous avons pu distinguer différents styles de peinture et les classer dans l'ordre chronologique (quelques-uns de ces styles ont déjà été mentionnés dans le volume II de l'*Histoire générale de l'Afrique*): un style à dominante violette (fin du II^e/VIII^e et début du III^e/IX^e siècle), des styles intermédiaires (début du III^e/IX^e siècle) et un style à dominante blanche (seconde moitié du IV^e/X^e siècle), auquel se rattache le portrait de l'évêque Kyros, premier

86. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chapitre 12, p.358-360; K. Michalowski, 1964*b*, 1966*b*, 1967, 1970, 1974; K. Weitzmann, 1970; G. Vantini, 1970*a*; M. Martens, 1972, 1973; M. Rassart, 1972; G. Vantini, 1981*b*; S. Jakobielski, 1982*d*; N. Pomerantseva, 1982.

métropolitain (fig. 8.4). Les fresques de cette première période inspirèrent un groupe de peintres qui, au IV^e/X^e siècle, fondèrent une nouvelle école dont le style se caractérise essentiellement par un ornementation typiquement nubienne résultant de la transformation d'éléments d'origine étrangère et par l'emploi de couleurs variables selon les périodes⁸⁷. Ainsi, au début du IV^e/X^e siècle, après que l'intérieur de la cathédrale de Faras eut été replâtré, apparut un nouveau style à dominantes jaune et rouge. Le réalisme du style à dominante blanche fit place à une idéalisation extrême et à la stylisation des traits du visage. Le nouveau style mettait en valeur les broderies et les autres ornements des robes portées par les personnages. On peut citer par exemple le portrait de Georgios I^{er} qui fut ajouté au début du IV^e/X^e siècle au groupe de la Vierge et des apôtres qui orne l'abside de la cathédrale de Faras. Après la grande reconstruction de la cathédrale qui eut lieu à la fin du IV^e/X^e siècle, le style polychrome I fit son apparition. C'est un des styles les plus répandus dans le nord de la Nubie; on le trouve dans plusieurs églises, par exemple à 'Abdallāh Nirḳī, à Sonḳi Tino et à Tamit⁸⁸. Il se caractérise par l'éclat des couleurs et par la profusion des détails dans la représentation des robes, livres, couronnes et autres objets. Des quarante-huit peintures de ce style que nous connaissons, la plus remarquable est le portrait de l'évêque Marianos (fig. 8.8.), qui date des premières années du XI^e siècle. La grande Nativité que possède aujourd'hui le Musée national du Soudan à Khartoum (fig. 8.11) date de la même époque; c'est la plus grande fresque de Nubie. Elle montre que les artistes nubiens savaient peindre des scènes à multiples personnages répartis sur des plans superposés. Elle n'est pas divisée en plusieurs registres selon la formule caractéristique de l'art égyptien; les différents groupes de personnages (rois, mages, bergers, archanges, anges volant dans le ciel) sont au contraire étroitement reliés aussi bien par le sujet de l'œuvre que par sa composition⁸⁹.

C'est alors que les peintres nubiens commencèrent à représenter des nobles locaux sous la protection du Christ, de la Vierge ou de l'archange Michel. Ils avaient pour règle de donner leur véritable couleur aux visages de ces dignitaires, alors que le Christ et les saints sont toujours représentés avec une peau blanche⁹⁰.

Le style polychrome dura jusqu'à la fin de la période chrétienne; ses prolongements sont appelés polychrome II (seconde moitié du VII^e/XIII^e et IX^e/XV^e siècle), polychrome III (VI^e/XII^e siècle) et style tardif (VII^e/XII^e et IX^e/XV^e siècles).

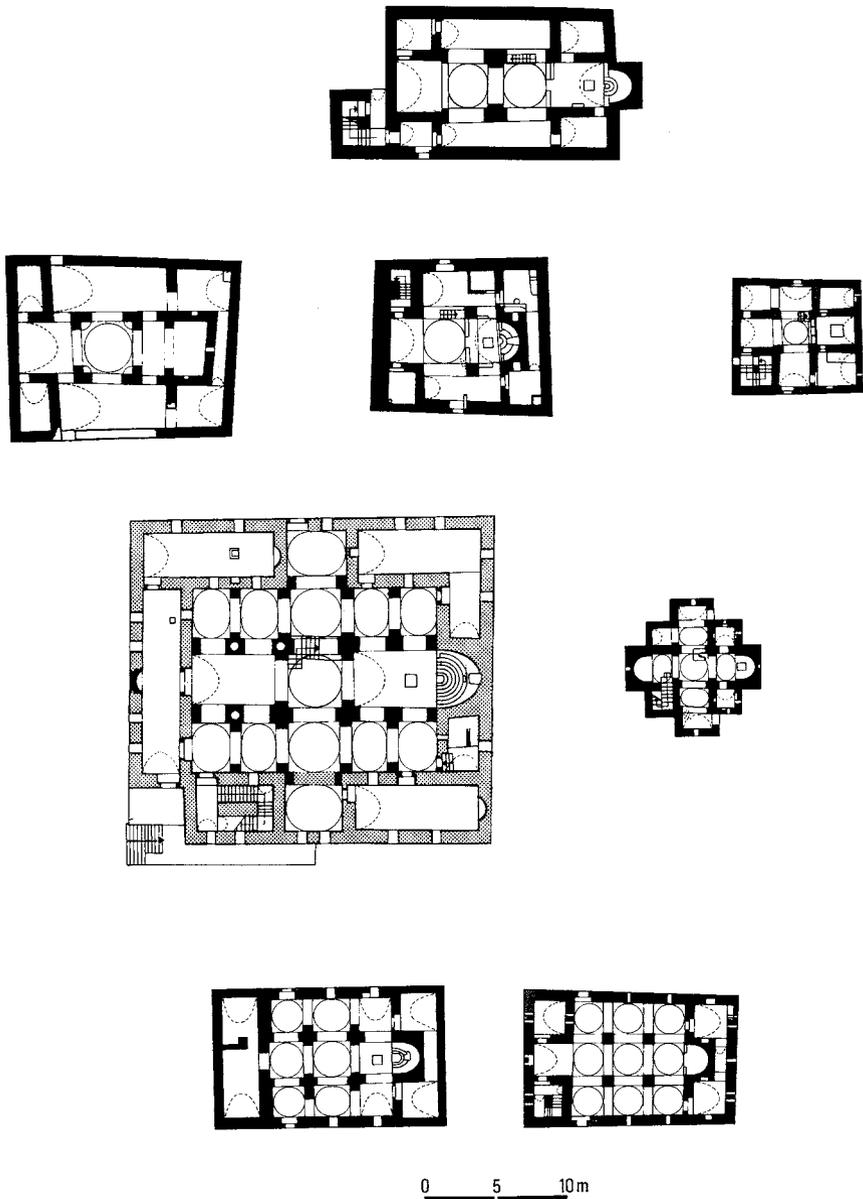
La découverte d'autres peintures sur les murs d'édifices nubiens a confirmé de façon si précise la chronologie établie au moyen des fresques

87. M. Martens-Czarnecka, 1982*a*, 1982*b*, 1982*c*.

88. P. van Moorsel, J. Jacquet et H. D. Schneider, 1975, p.54-131; S. Donadoni et S. Curto, 1968; S. Donadoni, 1970; S. Donadoni et G. Vantini, 1967-1968; S. Donadoni (dir. publ.), 1967, p.1-60.

89. K. Michalowski, 1974, p.39. Voir également K. Michatowski, 1967, p.143-148, pl. 63-69.

90. Voir S. Jakobielski, 1982*d*, p.164-165; B. Rostkowska, 1982*a*, p.295.



8.10. Architecture des églises nubiennes, troisième période. Exemples d'églises représentant des tendances variées. Rangée supérieure: C1 – influence du type basilique surmontée d'un dôme (basilique de Tamit); deuxième rangée: C2 – influence de la composition à double paroi (église de Nag' el-Oḳba) ou du type croix inscrite dans un carré (église de Sonki Tino); troisième rangée: C3 – influence du modèle cruciforme avec dôme (cathédrale de Faras, reconstruite à la fin du X^e siècle, et église des anges de Tamit); rangée du bas: C4 – influence de la salle multiaxiale (église de Saint-Raphaël de Tamit et église de Kāw).

[Source: P. M. Gartkiewicz, 1982a.]



8.11. *Transept nord de la cathédrale de Faras et grande peinture murale polychrome représentant la Nativité (vers l'an 1000).*

[Source: © Centre de recherches en archéologie méditerranéenne, Académie des sciences de la Pologne, Varsovie.]

de Faras que celles-ci pourraient servir de base de datation⁹¹. Les recherches dont la peinture nubienne a fait l'objet ont devancé à cet égard celles qui portent sur la peinture copte égyptienne, dont les œuvres n'ont pas encore été entièrement cataloguées ni classées.

La peinture nubienne de la période chrétienne classique a subi surtout l'influence de l'art byzantin (comme on le voit jusque dans la profusion des éléments décoratifs), mais cette influence n'a pas remplacé complètement celle de l'art copte qui avait marqué la période précédente⁹². Les principales formes d'expression de la peinture nubienne présentent des caractéristiques qui lui sont propres.

Il faut insister sur la richesse iconographique⁹³ de la peinture nubienne, richesse qui dénote une connaissance approfondie des plus anciennes traditions chrétiennes et du texte des Écritures. La Nubie, pendant son âge d'or, est restée, ne l'oublions pas, un membre important de l'*oikoumène*⁹⁴ chrétienne. Elle était en relation, comme on le voit au moins par son art, et en particulier par son architecture, non seulement avec les coptes d'Égypte et très probablement avec l'Éthiopie, mais avec tous les pays où rayonnait la culture byzantine, de l'Arménie à la Syrie et à la Palestine. Tout en puisant son inspiration à ces sources diverses, elle réussit à acquérir une personnalité culturelle parfaitement distincte.

91. Voir en particulier M. Martens-Czarnecka, 1982c.

92. En ce qui concerne les influences qui se sont exercées sur les fresques de Faras, voir J. Leclant et J. Leroy, 1968; K. Weitzmann, 1970; P. Du Bourguet, 1970, p. 307-308; M. Rassart, 1972, p. 274-275; 1978; B. Rostkowska, 1981; M. Martens-Czarnecka, 1982d, p. 59-73.

93. Parmi le grand nombre d'articles qui ont été publiés sur ce thème, voir ceux de T. Golgowski, 1968, 1969; P. van Moorsel, 1966, 1970b, 1972, 1975; E. Dinkier, 1975; T. Dobrzaniecki, 1973-1975, 1974, 1980; L. Török, 1975; J. Kubińska, 1976; W. H. C. Frend, 1979; A. Tukaszewicz, 1978, 1982; E. Lucchesi-Falli, 1982; W. Godlewski, 1982b; voir également la note 86 ci-dessus. En ce qui concerne l'étude des problèmes iconographiques, voir en particulier K. Michalowski, 1974, p. 42-63 (bibliographie p. 312-313); 1979, p. 33-38; B. Rostkowska, 1982a, p. 295-299.

94. Mot grec signifiant la terre habitée. Forme francisée: œcumène (ou œcuménée). Chez les géographes anciens, partie habitée de la Terre, par opposition à l'ensemble de la Terre.